

La
Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXIII

Québec, 14 janvier 1911

No 23

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 353. — Les Quarante-Heures de la semaine, 353. — Dans l'instruction publique, 354. — Feu M. C.-N. Hamel, 354. — Chronique diocésaine, 355. — Nathan blâmé par ses coréligionnaires, 355. — Le salut à la France, 356. — Feu la Rév. Mère Sainte-Croix, 357. — L'archiconfrérie de la Sainte-Famille (*Suite*), 360. — Une villégiature d'automne au Saguenay (*Suite*), 364. — Bibliographie, 368.

Calendrier

— o —

15	DIM.	b	II après l'Épip. S. Nom de Jésus. <i>Kyr. 2 cl.</i> II Vêp, mém. du suiv., de S. Paul, 1er ermite (II Vêp.), et du dim.
16	Lundi	tr	S. Marcel I, pape et martyr.
17	Mardi	b	S. Antoine, abbé.
18	Mercre.	b	Chaire de S. Pierre, à Rome, <i>dbl. maj.</i>
19	Jeudi	tr	S. Canut, roi et martyr.
20	Vend.	r	S. Fabien, pape, et S. Sébastien, martyrs.
21	Samd.	r	Ste Agnès, vierge et martyre.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

16 janvier, Saint-Joachim. — 17, Couvent de la Congrégation N.-D., Saint-Sauveur de Québec. — 19, Saint-Etienne. — 21, Couvent des Sœurs de la Charité, Deschambault.

Dans l'Instruction publique

Le 3 janvier, à Saint-Hyacinthe, l'honorable M. de La Bruère, surintendant de l'Instruction publique, a célébré le cinquantième anniversaire de son mariage. A cette occasion, le distingué jubilaire a reçu de NN. SS. les évêques, du personnel de l'enseignement et de nombreux amis, des félicitations et des souhaits de bonheur, aussi sincères que bien mérités.

Le gouvernement provincial a nommé dernièrement M. C.-J. Magnan, directeur de l'*Enseignement primaire*, au poste nouvellement créé d'inspecteur général des écoles catholiques de la Province. Cette nomination a rencontré l'approbation générale, en laquelle nous concourons nous-même avec empressement et satisfaction. On ne pouvait appeler à ces hautes fonctions personne de plus recommandable et de mieux préparé.

Au commencement de cette semaine, au département de l'Instruction publique, les religieuses directrices des Ecoles ménagères de la Province se sont réunies, sous la présidence du Surintendant, pour conférer sur les programmes de ces institutions.

Feu M. C.-N. Hamel

M. C.-N. Hamel, avocat, commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, et président général du Conseil supérieur de la Société Saint-Vincent de Paul, est décédé mardi matin en cette ville, à l'âge de 72 ans. Son nom restera longtemps mémorable dans les annales de la charité. Il était frère du vénérable Mgr Hamel, ancien supérieur du Séminaire. Ses funérailles ont eu lieu jeudi à la chapelle du Patronage Saint-Vincent de Paul, institution qu'il avait contribué à fonder il y a vingt-cinq ans.

Chronique diocésaine

— Le jour de l'Épiphanie, S. G. Mgr l'Auxiliaire a célébré

la messe pontificale, à la Basilique. Le R. P. Prosper, des Capucins de Limoulu, a fait le sermon.

— De samedi à lundi dernier, S. G. Mgr l'Auxiliaire a prêché une retraite de Tempérance à Valcartier.

— Dans l'après-midi de dimanche dernier, les membres des conférences de la Société Saint-Vincent de Paul sont venus présenter à S. G. Mgr l'Archevêque leurs hommages de respect et leurs souhaits de nouvelle année. Sa Grandeur a félicité ces apôtres de la charité du bien qu'ils font, leur donnant aussi un aperçu des œuvres charitables qui existent en d'autres pays.

— S. G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, en route pour Rimouski, a passé la journée de lundi à l'Archevêché.

— Le R. P. Travert, supérieur du Collège de Caraquet, N.-B., tenu par les Eudistes, a passé quelques jours à l'Archevêché, à la fin de la semaine précédente.

— Mgr J.-F. Allard, curé de Caraquet, N.-B., assez gravement malade, suit actuellement un traitement à l'Hôtel-Dieu.



Nathan blâmé par ses coreligionnaires



Une assemblée d'israélites berlinois a blâmé, dans les termes les plus formels, le discours du juif Nathan contre le Pape. Un ordre du jour adopté à l'issue de la réunion stigmatisa les tentatives faites sous n'importe quel prétexte pour porter atteinte à la religion.

De même M. Sachs, israélite de marque et professeur à l'Université de Breslau, a écrit à cette occasion dans la *Schlesische Zeitung* pour rendre hommage à l'attitude du clergé et des fidèles catholiques, à la magnificence de leurs œuvres charitables, ainsi qu'à leur science réputée.

Qu'attend le gouvernement italien pour sévir contre Nathan ?

Peut-être une pétition expresse du grand rabbin.

(*La Croix*, Paris, 15 déc. 1910.)



Le salut à la France

— o —

Mgr l'évêque d'Orléans, retour de Montréal, a conté l'anecdote suivante :

« Nous venions de dire nos messes, le samedi 10 septembre, à la cathédrale des Trois-Rivières. Un Franciscain s'approcha de moi. Je le verrai longtemps avec sa figure toute jeune, toute candide, deux grands yeux qui eussent tenté Giotto et une taille très souple sous sa robe brune flottante.

— Monseigneur, me dit-il, bénissez-moi.

— Mais, mon enfant, je ne bénis pas en présence du cardinal légat.

Et lui, s'entêtant doucement :

— Monseigneur, bénissez-moi, au nom de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. Je suis Lorrain.

— Eh bien, dis-je, vaincu, je vous bénis.

Cependant, il demeurait à genoux, le front incliné, me bar rant la route...

— Mon enfant, vous avez quelque chose à me dire encore ?

— Oui, j'ai une prière à vous adresser.

— Faites.

— Monseigneur, quand vous rentrerez au Havre, dites bonjour de ma part à la terre de France. Il y a sept ans que j'en suis banni.

Et je vis un sursaut qui fit trembler la robe brune ; le petit Franciscain avait laissé s'échapper un sanglot. Moi, je ne sus pas contenir une larme, pensant : Voilà les hommes qu'ils ont chassés.

Religieux, Lorrain, deux fois Français, banni, et quand même toujours aimant la France !

.....
Le jeudi 29 septembre, dès l'aurore, ma messe dite, je suis monté sur le pont. J'avais hâte d'apercevoir les côtes de France. Un voile de brume, qui nous les dérobait, s'est fondu ; et elles nous ont apparu.

Alors, je me suis souvenu de ma promesse des Trois-Rivières, et j'ai dit :

« Salut, terre de France, terre historique depuis vingt siècles,

terre des héros sublimes, terre des fous redoutables, terre où vit un peuple bon, léger, idéaliste, singulier et charmant ; terre de la poésie et des arts ; terre de la religion et de l'incroyance ; terre où je suis né, où j'ai appris les premiers mots de ma langue ; terre qui gardes la cendre de mon père laborieux et honnête, avec celle de ma sainte mère ; terre des miracles de Dieu et des gestes dramatiques de l'homme ; terre au-dessus de laquelle resplendit le soleil du génie latin et s'élève une nuée de souvenirs grandioses ; terre que j'aimais tendrement et que j'aime, une fois plus, pour t'avoir quittée si peu de temps !

« Salut à toi de la part du petit Franciscain des Trois-Rivières, ton fils, exilé par l'iniquité de parlementaires oublieux de ton génie, et ennemis, quoi qu'ils en disent, de la liberté !

« Salut à toi, de ma part aussi. Dieu soit béni qui m'a permis d'aller là-bas ! Dieu soit béni qui me ramène ici ! . . . »

(*Voix de N.-D. de Chartres*, 17 déc.)

Feu la Rév. Mère Sainte-Croix

DES URSULINES DE QUÉBEC

— o —

. . . En 1835, une jeune Américaine, Susan Holmes, élevée jusque-là dans la froide atmosphère d'un rigide puritanisme, quittait les montagnes du New-Hampshire pour se rendre à Québec. Une de ses sœurs faisait alors ses études au monastère des Ursulines où elle était devenue catholique. On redoutait dans la famille qu'elle se fit religieuse. Le voyage de Susan Holmes comportait une vague mission de prévenir ce malheur. De Colebrooke à Sherbrooke, et de cet endroit à Québec, le voyage fut long et pénible ; quinze jours par le froid et les chemins défoncés d'un terrible automne.

Les voies du Seigneur sont souvent mystérieuses. Un an plus tard, convertie à son tour, la nouvelle arrivée s'agenouillait devant les autels et renonçait au monde. Ce n'était pas la discussion qui l'avait amenée à la foi catholique. La simple lecture d'un exposé de la vraie religion chrétienne avait ouvert les yeux à cette jeune fille sensible à la voix de Dieu.

Dès lors sa vie fut consacrée à l'enseignement. A sa mort, mercredi dernier, à l'âge de 94 ans, la Mère Sainte-Croix avait atteint sa soixante-treizième année de profession religieuse. Comme elle n'avait cessé que depuis peu de temps de diriger une classe, on peut se rendre compte de la somme de travail qu'elle a consacrée à la formation intellectuelle de milliers de jeunes filles, aujourd'hui mères de familles, et mêmes aïeules, vivant au Canada et aux Etats-Unis. La vie ne lui paraissait que peu de chose, et elle ne voyait dans sa longévité que l'avantage de faire le bien plus longtemps.

Que l'égoïsme forcené auquel nous nous heurtons sans cesse dans le monde, et l'arrivisme exaspéré, prêt à tout écraser pour atteindre son but, paraissent révoltants au regard du dévouement toujours renouvelé des religieux, et de dons souvent hors ligne sacrifiés au prochain !

Pour la Mère Sainte-Croix, l'éducation et l'instruction ne se confondent point. Il ne s'agissait pas seulement de faire entrer dans de jeunes intelligences des connaissances générales, mais bien plutôt de former le caractère, de pétrir l'âme pour la rendre inaccessible aux défaillances, d'établir dans le for intérieur un ensemble de principes lumineux, de nature à lui faire voir ici-bas le chemin droit, entre les écueils semés de toutes parts !

Rien de mystique ne perçait dans sa conception de la vie enclose. Ses traditions de race l'inclinaient aux réalités pratiques comme moyen de faire le bien. D'une grande piété, elle estimait que le travail est le prolongement de la prière, et que ses effets s'élèvent vers le ciel comme les plus ferventes oraisons.

Au cours de sa longue carrière, elle avait amassé une foule de souvenirs sur sa vie du couvent. Elle racontait à ses compagnes que, lors de ses premières années au monastère, les vacances étaient choses inconnues. Les parents confiaient leurs enfants aux Ursulines avec mission de les rendre, leur éducation terminée. Sa tâche au monastère consistait à enseigner la littérature et les sciences. Avant son entrée aux Ursulines, on ne les enseignait point. Ce fut le frère de la Mère Sainte-Croix, l'abbé Holmes, qui, après en avoir introduit l'enseignement au Séminaire, fit participer les Ursulines au même bienfait.

Deux fois la semaine, ce saint prêtre, dont le renom d'éloquence plane encore soixante ans après sa mort sur la cité de Champlain, se rendait au grand parloir des Ursulines. Les religieuses vouées à l'enseignement apprenaient de son savoir les premières notions de chimie, de physique et d'astronomie.

Elle aimait à rappeler qu'elle avait bien connu une religieuse qui avait assisté à l'enterrement de Montcalm. On se demandait en 1837, à Québec, où reposaient les restes du héros de cent batailles. Personne ne le savait au juste, lorsque la Sœur Saint-Ignace (née Dubé), vin' donner à la question la réponse ardemment désirée, en indiquant l'endroit de la sépulture; la pelle du fossoyeur découvrit le cercueil du général. N'est-il pas à propos d'observer ici, en se reportant à la vie en commun de ces deux religieuses, qu'avec la Mère Sainte-Croix disparaît probablement le dernier lien humain existant entre le dix-huitième et le vingtième siècle.

Le dévouement de la Mère Sainte-Croix à l'œuvre du couvent se déployait sous toutes espèces d'aspects. Apprenant un jour que l'on reprochait aux Ursulines de ne pas enseigner l'italien, elle se mit à l'œuvre avec l'aide d'un professeur, et fut bientôt en état de donner des leçons dans la langue du Tasse. Son zèle l'entraîna aussi à apprendre le dessin. La superbe vue à vol d'oiseau du monastère, qui orne un des parloirs des Ursulines, devrait porter sa signature.

La littérature et l'histoire avaient pour elle beaucoup d'attraits; et les lettres canadiennes lui doivent un ouvrage intéressant, *Glimpses of my Monastery*, dont elle revisait la seconde édition à l'âge de 82 ans. C'est écrit d'une plume facile et d'un anglais impeccable. Ceux qui, comme moi, ont entretenu une correspondance avec la Mère Sainte-Croix, ont apprécié le charme de ses lettres...

Ce n'est pas la torture rapide et brusque, le grand sacrifice une fois accompli qui est le plus dur à subir, en ce monde. Lacordaire prétend que c'est l'immolation quotidienne, *Crucem suam quotidie*, qui est difficile à porter: la croix de chaque jour qui n'est pas sanglante, mais qui meurtrit la peau. Il semble que pour la Mère Sainte-Croix, tellement il entraînait de résignation, de zèle et de foi dans son sacrifice, elle en chargeait ses épaules avec bonheur.

A une interrogation sur la question de savoir si jamais, durant sa longue carrière, elle avait regretté sa fuite du monde, elle répondit : *No, never ; I have been as happy as the day is long*, ce que je traduis : J'ai toujours été heureuse, la journée belle et longue. Avis à ceux qui cherchent le bonheur.

La vie de centaines de religieuses et de milliers de moines ressemble à celle de la Mère Sainte-Croix par l'abnégation et l'esprit de dévouement. Leur mérite s'accumule bien au delà de ce qu'il faut pour ouvrir les portes du ciel et compense les défaillances de tant d'hommes si faibles dans la foi et si pauvres dans les œuvres, quand ils ne sont pas criminels dans leurs actes. Il semble que ce soient ces existences-là, pour nous sur-humaines, qui empêchent le ciel de s'écrouler sur nos têtes.

A.-D. DE CELLES.

Archiccnfrérie de la Sainte-Famille

PAR UN PÈRE RÉDEMPTRISTE

(Suite.)

— o —

b) Le Père Dechamps

C'est en effet une vérité certaine que Liège a hérité de Naples. Ce qu'Alphonse a accompli dans sa ville natale, le Père Dechamps l'a renouvelé dans la cité de saint Lambert. L'initiative et le dévouement sans bornes que nous venons d'admirer dans la conduite d'Alphonse, nous allons les retrouver avec non moins d'éclat dans l'esprit et le cœur du plus célèbre de ses fils.

Avant notre arrivée à Liège (25 mai 1833), date mémorable où notre grand bienfaiteur Mgr Van Bommel nous installa dans les cloîtres de la cathédrale Saint-Paul, il n'y avait pour ainsi dire pas de confréries qui tinssent des réunions. Mgr de Hessel, président du Séminaire, profitant de notre présence, eut l'heureuse idée d'établir dans les cloîtres une société de jeunes gens appartenant à la classe bourgeoise. Le 14 octobre 1840, le Père Dechamps vint à Liège et deux ans après prit la direction de ladite congrégation. Cette charge difficile, il la

remplit avec une indicible distinction pendant six ans. Sous son habile gouvernement, elle devint de suite une riche pépinière d'apôtres, comme les Belletable, les Hacken et les Jongen qui se mirent corps et âme au service de leur illustre conféréncier. Je dis plus. Elle forma un solide bataillon d'excellents chrétiens, qui composèrent les premières divisions de la grande armée de J. M. J. En un mot, elle devint l'avant-garde de la Sainte-Famille.

Tous les dimanches, à 11 heures, le Père Dechamps réunissait ses congréganistes : on en compta jusqu'à 300. Quel était le thème favori de ses exhortations ? Ses auditeurs l'ont suffisamment déclaré. En voyant une foule d'ouvriers se damner faute de posséder des associations en rapport avec leur condition, il engageait fortement les plus zélés des jeunes gens à établir des œuvres religieuses en faveur de la classe ouvrière.

Ces pressants appels étaient d'ailleurs tout naturels à son éloquence apostolique. Rédemptoriste au fond de l'âme, ses prédilections, dit un de ses historiens, étaient certainement pour les classes dépourvues de secours spirituels. Cette préférence, il en a révélé tout le secret dans une de ses lettres écrites à un prêtre, en 1844 : « Vous m'en voulez peut-être un peu pour *mes chaumières*. C'est une suite de ma chère vocation ; et quand Dieu me l'a fait connaître, c'est une des choses qu'il m'a fait voir et sentir très vivement. Un jour que je priais la très sainte et très douce Vierge Marie, à l'âge de 23 ou 24 ans, je fus frappé d'une pensée : Quand tu seras prêtre, tu seras obligé de voir beaucoup de monde. . . Et j'entrevis plus d'un salon. — Je compris qu'il fallait fuir. J'ai trouvé que les règles de l'Ordre où Dieu m'a mis étaient une réponse au besoin que sa grâce avait fait naître dans mon cœur. »

Si donc il s'est fait Rédemptoriste, c'était afin d'être avant tout l'apôtre des ouvriers. Ses conférences à la congrégation de Saint Paul lui fournirent une excellente occasion de manifester les tendances que Dieu avait gravées dans son cœur. Il la saisit avidement pour se faire le promoteur et le champion des bonnes œuvres. Au sein d'une ville ouvrière comme Liège, pouvait-il oublier de rappeler à ses jeunes auditeurs ce que son glorieux père saint Alphonse avait fait pour moraliser la ville de Naples ? Pouvait-il manquer de leur raconter com-

ment le zèle Barbarèse et le pieux Nardone avaient répondu à ses admirables efforts ? Les archives du couvent de Liège attestent : 1° Que c'est au zèle des Pères Rédemptoristes qu'on doit presque toutes les associations qui se sont établies à Liège, de 1833 à 1848 ; — 2° Que les associés de Saint-Paul appelaient de tous leurs vœux la fondation d'autres œuvres, sous toutes les formes ; 3° Que la plupart des œuvres de bienfaisance de cette époque sont nées de la congrégation de Saint-Paul pendant que celle-ci était dirigée spécialement par le R. Père Dechamps.

D'après les témoignages rendus en 1895 par les derniers survivants des auditeurs du Père Dechamps, la Sainte-Famille est certainement aussi sortie des cloîtres de Saint-Paul. Ses 150 premiers membres sont des auditeurs ou des pénitents du Père Dechamps. Elle s'est éclose sous le souffle enflammé de son éloquence apostolique. C'est lui qui a stimulé le généreux Belletable et Hacken par ses chaleureuses conférences, ses avis au confessionnal et ses pressants appels en faveur des œuvres ouvrières, religieuses et moralisatrices. Il est incontestable que sans le Père Dechamps la Sainte-Famille n'aurait pu s'établir à Liège, à cette époque, tant furent grandes les difficultés. On lui doit une éternelle reconnaissance, non seulement pour l'avoir encouragée, mais aussi pour l'avoir dirigée, soutenue et propagée.

Aussi la Sainte-Famille était-elle tout spécialement chère à son cœur, comme le prouve le trait suivant : En 1873, un pieux associé de la Madeleine (Bruxelles) rappela à Mgr Dechamps que la Sainte-Famille de Liège lui devait son existence et le félicita de l'initiative dont Sa Grandeur avait fait preuve dans la fondation de cette œuvre. Il lui dédia en effet une brochure sur les origines de la Sainte-Famille. Elle débute comme suit : « Parmi les œuvres si nombreuses *que vous a inspirées* votre zèle pour le salut des âmes et qui *doivent leur existence* à votre puissante *initiative*, il en est une, entre toutes, qui doit être particulièrement chère à votre cœur, c'est l'archiconfrérie de la Sainte-Famille. » Plus loin on lit : C'est le privilège des vrais serviteurs de Dieu de se survivre en quelque sorte par leurs œuvres et d'être encore au delà du tombeau les guides et les bienfaiteurs des générations nées longtemps après eux.

Ainsi en a-t-il été de saint Alphonse et de l'apostolat populaire dont Naples eut les prémices. Après tout un siècle d'intervalle, dans notre Belgique, nous voyons naître une association qui nous rappelle traits pour traits les chapelles d'Alphonse. L'esprit de Dieu qui soufflé où il veut a dirigé vers nos contrées la germination mystérieuse de cette plante bénie, cultivée avec tant d'amour par le moderne continuateur des Athanase et des Augustin qui s'appelle le Père Dechamps.

Pour être juste et complet, nous devons cependant ajouter que le beau vocable de la confrérie n'est point dû à l'initiative du Père Dechamps, mais à un pieux houilleur de Liège. Écoutez son récit écrit de sa propre main :

« Je rêvais, dit-il, *une congrégation de la Sainte-Famille*, J. M. J. *Depuis longtemps* je récitais tous les soirs, avant de m'endormir, les oraisons jaculatoires que l'on récite maintenant aux réunions. Quand parfois je les oubliais, il m'arrivait un rêve affreux. Je m'éveillais, plein de terreur. Je savais alors d'où provenait cette terreur ; j'avais oublié ma Sainte-Famille. Je disais mes oraisons jaculatoires et je me rendormais paisiblement. A une réunion où je faisais une lecture dans un livre intitulé : *Intérieur de Jésus, Marie*, par le Père Grou, je me sentis arrêté et forcé de dire à mes confrères de tenir ferme, malgré le départ de Belletable. Je leur dis que nous étions le petit grain de sénevé, qui devait produire un grand arbre, lequel étendrait ses branches par tout l'univers. Je leur proposai alors *la Sainte-Famille, Jésus, Marie, Joseph*, pour patrons et protecteurs de nos réunions. Je proposai aussi la chose au R. Père Dechamps, alors mon directeur. Il l'approuva. Désormais le titre glorieux de Sainte-Famille fut gravé dans nos cœurs et inscrit au frontispice de nos réunions. »

Les origines de la Sainte-Famille ont été solennellement représentées, lors du grand jubilé de Saint-Lambert, en 1896, par un splendide char historique portant la sainte Famille de Nazareth, saint Alphonse, le cardinal Dechamps et les cofondateurs. Il était pavoisé des bannières nationales de tous les pays où l'association s'est répandue. Un beau chronogramme ainsi conçu : *Que vos louanges réjouissent votre illustre Bien-facteur Victor Dechamps*, a rappelé aux Liégeois que l'archiconfrérie de la Sainte-Famille est surtout un bienfait de la

Congrégation du Très Saint-Rédempteur, et rafraîchi dans leur mémoire le souvenir des éloges que Mgr de Montpellier adressait aux Pères Rédemptoristes en 1869. « La Sainte-Famille, leur disait-il, est la principale œuvre que votre Congrégation ait faite en Belgique. Entretenez-la avec soin. »

Quand une archiconfrérie peut se glorifier d'avoir pour ancêtre, pour précurseur, pour premier inspirateur l'illustre et savant saint Alphonse de Liguori, et pour fondateur, propagateur, protecteur et défenseur le célèbre cardinal Dechamps, on ne s'étonne pas qu'elle ait éclipsé toutes les autres confréries du même nom dans les sympathies du Vicaire de Jésus-Christ. Mais quand on considère attentivement que l'archiconfrérie de la Sainte-Famille a toujours été un vrai foyer de lumière, un insondable trésor de vertus et une fontaine intarissable de bénédictions pour le peuple chrétien des deux mondes, on comprend sans peine qu'elle ait encore mérité les plus flatteuses recommandations de la part des princes de l'Eglise. C'est de cette merveilleuse influence de l'archiconfrérie de la Sainte-Famille qu'il sera question dans l'article qui va suivre.

A. GÉNA, C. SS. R.

(A suivre.)

Une villégiature d'automne au Saguenay

PETITES NOTES DE VOYAGE

(Suite.)

— o —

L'une des choses les plus extraordinaires qui me soient arrivées au cours de ce récent séjour au Saguenay, ce fut bien de prendre part à l'inauguration préliminaire du chemin de fer de Chicoutimi à Saint-Alphonse. Quant à l'inauguration définitive de la voie, on attendait, je pense, que le chemin de fer fût terminé, avant de l'inaugurer sérieusement. Mais, comme il est bien connu, et en fait de chemins de fer ainsi qu'en tout autre ordre de choses, on inaugure ce qu'on peut. Et puisque en ce mois de septembre il n'y avait encore que les quatre-cinquièmes de la voie qui fussent terminés, eh bien nous avons, en attendant, inauguré ces quatre-cinquièmes de chemin de fer. C'est la Cie de Pulpe de Chicoutimi qui construit cette voie

ferrée, et son gérant, M. Dubuc, avait convié les principaux hommes d'affaire de Chicoutimi à faire le trajet « aussi loin qu'allait le fer, » comme on dit chez les gens qui font des chemins de fer, et ce qui veut dire : aussi loin que les rails étaient posés. Il est superflu de faire remarquer au lecteur (et plus encore aux . . . « annonceurs », évidemment) combien cela pose la *Semaine religieuse* dans le monde commercial, industriel, &c., de s'être vue invitée de la sorte, en la personne de son représentant, à figurer parmi des hommes d'affaire comme ceux de Chicoutimi . . . Enfin, n'appuyons pas, éloignons toute envie de vanité et montons en chemin de fer à Chicoutimi-Ouest, où est la jolie gare terminus tout de frais peinte.

Cette ligne de chemin de fer aura la spécialité des noms de langue française pour désigner ses gares. Cela, assurément, est d'une grande originalité dans notre cher pays. C'est pourtant la pure vérité : car j'ai vu, dans un coin de la gare de Chicoutimi-Ouest, les planchettes où étaient déjà tracés les noms choisis et qui seront placées où il faudra, quand les gares seront construites. J'ai même vu travailler certain archéologue de Chicoutimi qui, à la demande de M. Dubuc, président de cette *Compagnie du chemin de fer de la Baie des Ha ! Ha !*, fouillait les arcanes de l'histoire pour trouver des noms de personnages « ayant fait leur marque » (comme on dit sur tant de nos journaux) dans le passé du Saguenay. On aura donc la joie de s'arrêter, ou du moins de . . . passer, — quand « le chemin marchera, » comme disent les gens, — à la gare *La Brosse*, au pont *Arnaud*, etc., voire même à la gare *Cimon* : par quoi l'estimable abbé H. Cimon, curé de Saint-Alphonse, entrera définitivement dans l'immortalité, pour avoir mis une extraordinaire énergie à faire sortir de la masse des « futurs contingents » la voie ferrée dont nous parlons. Ah ! il sera bien puni de sa patriotique obstination, chaque fois qu'il passera là, et qu'il entendra le conducteur du train vociférant à travers les wagons : « Cimon ! Cimon ! » Mais enfin, c'est cela aussi, la gloire ; et lorsqu'on est pris de cette façon, il n'y a qu'à accepter la situation, qui n'est le plus souvent que la résultante du passé.

Tout ce trajet, de Chicoutimi à Saint-Alphonse, se fait à travers de belles campagnes, parfois le long de petites rivières,

parfois entre des coteaux et des montagnes en miniature ; et il est souvent très pittoresque, par exemple comme lorsque, en débouchant, sur les hauteurs, d'un amoncellement de terres montueuses, on a une vue soudaine de la grande baie des Ha ! Ha ! — Je n'en dis, au reste, pas davantage, dans la crainte où je suis de trop mettre le lecteur au fait de ces paysages successifs et divers, et de lui trop gâter le plaisir qui l'attend lorsqu'il parcourra cette voie.

Cependant, le train avait stoppé à quelque endroit, où des escouades de piocheurs s'attaquaient à la montagne pour élargir la coupe par où passait le chemin de fer. Pendant cet arrêt, je m'adonnai à sortir sur le marchepied du wagon, pour me rendre compte de la façon dont on procédait à ces opérations ; et ce fut « là et alors » que j'eus cette fameuse *interview* avec l'un des travailleurs. En l'espèce, ce travailleur était un gamin d'une douzaine d'années et, à l'instar des ouvriers, il portait une salopette bleu foncé, livrée officielle qui devait être pour le moment l'un des grands bonheurs de sa vie. Comme de raison, en voyant s'arrêter le train, le gars n'avait eu rien de plus pressé que de grimper sur le marchepied du wagon. « Et toi, lui dis-je, qu'est-ce que tu fais sur le chemin de fer ? — Moi ? monsieur ? je suis le « water-boy » ! — Qu'est-ce que c'est que ce métier-là ? — C'est moi qui porte aux ouvriers de l'eau à boire ! » Ainsi, voilà comment cette admirable langue anglaise sait tout de suite créer, sans sortir de chez elle, le vocable qu'il faut. Je me demande de quelle dénomination nous qualifierons, en français, l'occupation dont il s'agit ; je crois que, pour trouver le mot requis, il nous faudrait sortir du français, et aller peut-être chez les Hellènes chercher le mot *hydrophore*. Mais essayez donc de faire adopter un vocable d'un air aussi scientifique ! D'ailleurs, puisqu'il faut aller ailleurs chercher le terme qu'il faut, n'a-t-on pas aussi bien fait de le prendre chez nos voisins et amis les Anglais, que de courir le chercher chez les Grecs, au bout du monde ! Va donc pour « water-boy » ! Mais qui donc disait, en ces mois derniers, que l'enseignement bilingue était un fiasco dans la province de Québec, en laquelle, pourtant et bien trop souvent, on trouve moyen de parler anglais jusqu'en français ! . . .

Pendant que je faisais ma villégiature à Chicoutimi, il se trouva que la retraite des élèves du 'petit séminaire surgit à l'horizon collégial. Cela donna trois ou quatre journées libres à plusieurs des professeurs de la maison. Quelque habile homme sut alors faire mouvoir, à la sourdine, les ficelles qu'il fallait — et M. Dubuc, le grand industriel dont j'ai déjà parlé, nous invita, ces messieurs et moi, à faire un séjour à Villa-Marie. Ce que (comme on écrit en ce temps) nous acceptâmes l'invitation!

Villa-Marie, c'est une localité dont les traités de géographie n'ont pas encore parlé, et que de même les cartes géographiques ignorent encore, mais qui entrera là-dedans quelque jour plus ou moins prochain. En tout cas, la localité n'en existe pas moins depuis les époques les plus reculées, quoiqu'elle n'ait reçu, de la famille Dubuc, sa pieuse dénomination que depuis quelques années.

Cela constitue le fond de la baie de Montouche, formée elle-même par un enfoncement du lac Kinogami, non loin de son extrémité méridionale. La propriété comprend une étendue considérable du pays qui se trouve là et qui est tout recouvert par la forêt. A part ce territoire, M. Dubuc s'est aussi donné le luxe d'acheter une montagne voisine; et quatre jours durant, nous avions de la sorte une montagne à notre disposition. Avoir une montagne à ma disposition! je n'avais jamais rêvé un bonheur de cette taille-là. Aussi je me fais maintenant reproche de n'en avoir pas joui comme il fallait; et au jour d'aujourd'hui, où j'écris ces froides lignes sous les murailles de Québec, parmi l'entassement et les clameurs d'une population si nombreuse, je me prends à regretter l'isolement et la tranquillité de cette montagne—de notre montagne—de ma montagne. — Ma félicité n'est donc pas sortie, en cette matière, du domaine de la possibilité; je n'ai parcouru que des yeux l'étendue de cette montagne. Et si quelque jour M. Dubuc trouvait, d'aventure, qu'on lui a gâté sa montagne, j'espère bien qu'il ne m'accusera pas du forfait.

A l'époque où nous étions là, c'est-à-dire à la fin du mois de septembre, le paysage était d'une véritable somptuosité dans une région toute recouverte par la forêt — par la forêt revêtue de sa livrée d'automne, où se trouvaient réunies toutes les cou-

leurs, toutes les teintes et toutes les nuances dans ces feuillages brillants (qui, entre nous, par exemple, ne sont si beaux que parce qu'ils sont malades, malades de dyspepsie, pour ainsi dire, et qui vont bientôt mourir, tomber, et s'en aller partout où le vent les emportera...) Je ne m'étendrai pas plus sur ce palpitant sujet, parce que j'ai déjà décrit plus haut, de mon pinceau toujours un peu revêché, ces splendeurs de l'automne, telles que nous les vîmes d'abord le long de la rivière Saguenay, où surtout elles sont incomparables. Or le lac Kinogami, qui est long de vingt milles, large d'un quart ou d'un demi-mille, et qui coule entre des montagnes aux flancs plus ou moins abruptes, ressemble vraiment beaucoup à la rivière Saguenay. Et cela n'a rien d'étonnant, puisque, d'après la théorie du cataclysme de feu Horace Dumais, ce grand cours d'eau passait jadis par le lac Kinogami, qui n'est devenu lac que depuis que la rivière s'est fait ailleurs un nouveau lit.

H.

(A suivre.)

Bibliographie

— o —

— CATÉCHISME DU PREMIER COMMUNIAN, par l'abbé J.-A. POULIN. — *Fascicule revêtu de l'imprimatur de Mgr l'Archevêque de Québec.*

Le grand mérite de ce travail, c'est qu'il met l'enseignement préparatoire à la première communion à la portée des tout petits enfants. On n'expose pas nos grands mystères à l'enfant de six ou sept ans de la même manière qu'aux enfants de dix ans. — Quand on s'adresse aux tout jeunes, il faut un langage à part, simple, familier, et éviter une foule de mots et d'expressions même ordinaires, parce qu'ils n'en connaissent pas encore le sens. Ce qui distingue le travail de M. l'abbé Poulin, c'est précisément une simplicité parfois charmante, qui laisse croire qu'il a recueilli certaines réponses de son catéchisme sur les lèvres des tout petits. On appréciera encore davantage le *Catéchisme du Premier Communiant* en voyant qu'il n'exige de l'enfant qu'un peu d'attention et presque pas d'efforts de mémoire. Pas de longues phrases à retenir. On sent que l'auteur a grande hâte de voir les tout petits s'approcher de la Table sainte : il leur en fournit les moyens les plus pratiques.

En vente chez l'Auteur, à l'Hospice Saint-Charles, Québec, ou chez J.-P. Garneau, libraire à Québec.